

Brassac, Ch. (2001). Co-responsabilité cognitive et dissolution de frontières, *Des sciences et des frontières*, Nancy, 10-12 mai.

Co-responsabilité cognitive et dissolution de frontières

Christian Brassac

Équipe CODISANT
(**CO**gnition **DI**stribuée dans les **S**ystèmes **A**rtificiels et **Na**Turels)
Laboratoire de Psychologie de l'Interaction
Université Nancy 2
BP 33-97
54015 Nancy Cedex
Tél. : 03-83-96-70-89
Mél. : brassac@clsh.univ-nancy2.fr
<http://www.univ-nancy2.fr/pers/brassac>

Introduction

La notion de frontière n'est pas à proprement parler une de celles qui soit le plus travaillée par les chercheurs en psychologie. Qu'ils s'intéressent plus particulièrement aux processus relevant de la sphère de l'affectif ou à ceux qui configurent le geste cognitif humain ne change rien à l'affaire ; ces chercheurs n'abordent pas l'idée de frontière comme fondatrice des conduites humaines. Il est vrai qu'une grande partie des études conduites en psychologie sont largement ancrées dans un égocéphalocentrisme qui plombe, selon certains (Kaufmann, 2001), leur capacité à appréhender la réelle nature des processus en jeu dans l'être-au-monde du sujet humain. Ainsi les solipsisme et mentalisme qui marquent par exemple la psychologie de la cognition laissent-ils en filigrane la question du rapport entre

l'entité « pensante » et le monde « pensé ». L'appareil argumentatif alors développé reste en deçà de cette lisière qui est prise pour non poreuse entre le sujet et son entour physique, biologique et social.

C'est pour apporter quelques arguments contre cette vision largement dominante en psychologie cognitive, que j'interrogerai dans ce texte la question des frontières qui peuvent séparer sujets humains entre eux, d'une part, et sujets humains de leur espace mondain d'autre part. Il s'agit là d'évoquer quelques raisons qui puissent mettre en rapport étroit la co-responsabilité cognitive qui marque selon moi l'interaction communicative et une certaine dissolution des frontières ci-dessus mentionnées.

Le parcours choisi pour défendre une telle idée s'organise au long d'un ensemble de jalons que sont l'analyse des conversations, deux approches constructivistes de la cognition humaine, le dialogisme du fait discursif et l'interaction communicative envisagée comme façonnage de formes sémiotiques. Au terme de ce parcours nous interrogerons les rapports respectifs entre 'sujet disant', 'sujet écoutant' et 'monde dit'.

1. Conversation et cognition distribuée

Une psychologie sociale des processus cognitifs ne peut faire l'économie d'une étude approfondie de l'interaction sociale qui est le lieu communicationnel par excellence. Un classique, s'il en est, de ce domaine commence en insistant sur le caractère fondateur de la communication :

La psychologie sociale s'est occupée de préférence d'étudier les différentes étapes de l'expérience sociale, envisagées du point de vue de l'expérience individuelle. L'approche que nous suggérons consiste dans l'étude de cette expérience en partant de la société, du moins en s'appuyant sur **la communication comme élément essentiel de l'ordre social** (Mead, 1934/1963 : 1, c'est nous qui soulignons).

Or, s'agissant d'êtres humains, l'interaction sociale se déploie majoritairement, même si non exclusivement, sur le registre langagier. L'interaction verbale de face à face, la conversation, est ainsi une entrée privilégiée pour l'appréhension de la conduite humaine, pleinement inscrite dans un ensemble de relations micro-sociales.

L'analyse des conversations est traditionnellement un domaine d'études sur lequel s'opposent deux grandes traditions, l'AD (pour Analyse de Discours) et l'AC (pour Analyse Conversationnelle) (Levinson, 1983). Pour la première, d'obédience principalement linguistique, l'interaction conversationnelle constitue l'espace de gestion des actions langagières produites par les sujets humains interagissant. Ces actions langagières sont lesdits 'actes de langage', dont l'axiomatisation relève de la pragmatique linguistique (Searle et Vanderveken, 1985). Un des modèles les plus aboutis s'inscrivant dans ce paradigme se trouve dans (Roulet *et al.* 1985). Pour la seconde, d'obédience sociologique, la conversation est le prototype de l'ethnométhode, constitutive de la réalité sociale au sens de l'ethnométhodologie (Conein *et al.*, 1990). Dans un souci de confrontation de ces deux approches de l'enchaînement conversationnel, nous avons proposé un modèle de cet enchaînement qui conduit à le concevoir comme le lieu de l'engendrement d'un sens co-construit (Trognon et Brassac, 1992).

Cette proposition s'appuie sur une dialogisation des principes de la sémantique générale proposée par Vanderveken (1988), cette dernière consistant en une intégration des valeurs de succès et de satisfaction des actes de langage. En ce sens la conversation est modélisée comme une dynamique cognitive conjointe où les énoncés successivement proférés acquièrent une signification rétroactivement. Ce sont les interactants qui, *via* les interprétations en acte qu'ils réalisent au long du devenir de l'interaction, assignent un statut interlocutoire aux formes langagières qu'ils accomplissent en échangeant. L'ensemble se réalise sur fond de négociation continue des significations des formes produites. L'histoire conversationnelle est un engendrement de sens dont les interlocuteurs sont co-responsables. Le sens n'appartient ni au locuteur (celui ayant proféré l'énoncé), ni à l'auditeur (celui l'ayant interprété en actes), il advient dans l'entre-deux conversationnel. Cette advection, cet avènement, est profondément le fait de la relation *versus* le fait des deux individus parlants (Brassac et Stewart, 1996). La conversation est alors envisagée, du fait de cette co-responsabilité, comme lieu de création de cognitions *distribuées* sur les entités en interaction ; comme lieu de l'intercommunicabilité des cognitions, cognitions intrinsèquement et fondamentalement étayées sur la relation intersubjective.

Cette vision de la conversation comme espace de co-construction de cognitions distribuées conduit très directement à une perspective non informationnaliste de la communication. Pour

comprendre cette filiation, nous allons évoquer ici deux approches constructivistes de la cognition humaine.

2. Constructivismes maturanien-varélien et vygotkien

2.1. L'enaction

Il est habituel, normal et traditionnel d'envisager la cognition comme un traitement de l'information. Il s'agit là de l'orthodoxie en la matière. Processus intracrânien, le geste cognitif est le fait de l'ego ; il est mental et tout entier niché dans le système nerveux central. Selon le cognitivisme classique, ce traitement est un calcul sur des formes symboliques (la modularité fodorienne) ; selon le connexionnisme il consiste en une mise en réseau d'unités subsymboliques (les réseaux neuronaux). Que l'on soit dans un cas ou dans l'autre, le traitement de l'information est modélisé comme une certaine manipulation de représentations qui ont pour statut de re-présenter à l'interne un monde extérieur. Cette vision caractérise la grande majorité des recherches que les psychologues de la cognition conduisent pour comprendre les mécanismes qui font que l'homme produit et mobilise de la connaissance au sein de son rapport au monde. Les biologistes Maturana et Varela ont opposé au paradigme représentationnaliste relatif au fait cognitif, un paradigme que l'on pourrait qualifier d'enactionniste.

Les travaux de ces deux auteurs s'appuient sur l'idée-clé selon laquelle le monde n'est pas prédéterminé, et plus précisément que ses propriétés n'existent pas antérieurement à (et indépendamment de) toute activité cognitive.

Pour le cognitivisme comme pour le connexionnisme actuel, le critère d'évaluation de la cognition est toujours la représentation adéquate d'un monde extérieur prédéterminé (Varela, 1989a : 90).

Dans leur proposition, la cognition est envisagée comme un bouclage perception-action sous contrainte de viabilité. Plutôt que de présupposer une information reposant dans un monde préexistant au traitement par le système nerveux, ils défendent l'idée que c'est l'entité cognitive qui dans un rapport constructif au monde, fait advenir les propriétés de ce

monde. Principe maintes fois exprimé et revendiqué (Maturana et Varela, 1994 ; Varela, 1989a ; Varela, 1989b ; Varela *et al.*, 1993), ce *credo* aura trouvé en le terme ‘enaction’ une traduction peu reprise depuis :

De plus, puisque cette perspective analytique se préoccupe spécialement de faire prédominer le concept d’action sur celui de la représentation, il convient d’appeler cette nouvelle approche des sciences et technologies de la cognition *l’enaction* (Varela, 1989a : 93).

C’est de fait le terme de constructivisme qui est utilisé pour qualifier cette approche dont la pierre d’angle est ce rapport qui est un bouclage, dit de second ordre, mettant en jeu une entité cognitive avec un espace d’action et de perception. En poursuivant l’idée dans le sens des processus communicationnels entre deux entités cognitives, les auteurs doivent envisager la combinaison de deux bouclages de second ordre. C’est ce à quoi il donne le nom de bouclage de troisième ordre (Maturana et Varela, 1994), qui articule l’interface entité-monde et le rapport entité-entité. Cela dit, les thèses constructivistes maturanienne-varéliennes butent sur ce couplage de troisième ordre (Maturana, communication personnelle). D’où le projet de le thématiser en s’intéressant aux processus communicationnels humains.

Dans la mesure où, en tant que conversationnaliste, nous étudions des processus intersubjectifs, c’est en effet ce couplage de troisième ordre qui peut nous servir de point d’appui. Les énoncés qui forment la trame de l’interaction sont des événements qui, étant dans l’espace interlocutoire, sont sujets à construction de la part des acteurs. C’est au sein d’un travail cognitif conjoint, travail de façonnage, que le sens advient, que le sens est enacté *via* le couplage de troisième ordre qui a alors pour objet les formes langagières produites. Le constructivisme que défend Vygotski est quant à lui, d’emblée marqué par un interactionnisme social.

2.2. La médiation sémiotique

C’est bien sûr l’insistance sur le statut fondamentalement social du fonctionnement humain qui constitue la marque essentielle qu’aura imprimée Vygotsky dans l’histoire des idées en psychologie. Les fonctions supérieures sont radicalement ancrées dans le social, elles sont constituées par la relation sociale, elles sont le résultat d’une construction qui s’actualise

dans une microgenèse inter cognitive (Vygotski, 1934/1985 ; 1978). L'ensemble de son argument s'appuie sur la nécessité, essentielle pour lui, d'adopter de façon systématique le point de vue de la pratique, de s'attacher à l'analyse de l'activité du sujet humain, en prise avec le réel.

La forme primaire de l'activité intellectuelle est la pensée active, pratique, dirigée vers la réalité et représentant l'une des formes fondamentales d'adaptation aux conditions nouvelles, aux situations changeantes du milieu extérieur (Vygotsky, 1934/1985 : 60).

On a ainsi chez cet auteur un concept central, celui d'activité « définie comme l'unité d'analyse intégrant les caractéristiques sociales-interactives et individuelles-cognitives des conduites » (Bronckart, 1985 : 14). Cette psychologie de l'activité conduit à donner une assise psychologique à la notion d'usage ; usage au sens de 'user d'un instrument' dont le rôle est, lui aussi, déterminant dans les recherches du psychologue soviétique. Deux types d'instruments sont convoqués, les outils et les signes.

We can use the term *higher* psychological function, or *higher behavior* as referring to the combination of tool and sign in psychological activity (Vygotsky, 1978 : 55).

On est conduit là à l'intérêt crucial pour ladite 'médiation sémiotique' qui consiste en l'étude approfondie des « systèmes d'instruments et de signes qui jouent un rôle dans l'organisation des processus mentaux de l'homme » (Wertsch, 1985 : 139). Autrement dit, l'activité humaine est instrumentalisée par des objets, des artefacts d'une part et par des signes, des 'mots' d'autre part. Ces deux ensembles d'instruments « permettent la régulation et la transformation du milieu externe, mais aussi la régulation de la conduite elle-même et de la conduite des autres, au travers des signes, qui sont les outils qui médiatisent la relation de l'homme avec les autres et avec soi-même » (Rivière, 1990 : 69).

Dans cette approche des processus humains, le geste cognitif est inscrit dans, déterminé par, dépendant de la relation à l'autre. Cette inscription s'appuie sur une médiation instrumentalo-sémiotique entre les sujets. Cette inscription s'opérationnalise dans une histoire intersubjective. Le constructivisme vygotkien est interactionniste, mieux il est empreint d'un dialogisme qui ne se nomme pas.

3 . Deux approches dialogiques du fait discursif

3.1. *Mikhaïl Bakhtine*

Il n'est plus à montrer que Bakhtine est un théoricien majeur de l'approche dialogique en sciences humaines. Même si ce n'est pas un *credo* récurrent du champ de la psychologie, cela a été dit et redit dans divers domaines d'études. Ainsi Yaguello qui, introduisant *Le marxisme et la philosophie du langage* (Bakhtine, 1929/1977) (dont elle est la traductrice), affirme que :

Bakhtine (...) touche pratiquement à tous les domaines des sciences humaines, entre autres la psychologie cognitive, l'éthologie, la pédagogie des langues, la communication, la stylistique, la critique littéraire et pose en passant les fondements de la sémiologie moderne (1977 : 12).

Après la vague d'intérêt suscitée par la publication dans les années soixante-dix des principaux travaux de Bakhtine (1929/1970 ; 1929/1977 ; 1930/1981), il est vrai que l'attrait pour ces thèses est un peu retombé. De plus, c'est plutôt dans le champ de la critique littéraire qu'on assiste à un certain retour en faveur de sa pensée (Depretto, 1997). Pour notre part nous pensons avec Clot (1999 : 185) que « si Bakhtine n'est pas psychologue, il pourrait bien nous aider à l'être davantage ». S'agissant d'analyser la construction de significations en situation par des sujets humains, l'efficace de la pensée bakhtienne relative au dialogue parlé, à l'énoncé, au mot est en effet très appréciable.

S'il est un terme central dans les écrits de Bakhtine, c'est bien celui de 'mot'. Un terme qui est loin de se limiter au sens somme toute assez restreint qu'il possède en français. On y en effet trouve un usage du terme de 'mot' qui dépasse grandement le simple composant de base de la phrase du linguiste et qui, au long des écrits du soviétique, reçoit un ensemble très large d'attributs et de valeurs marquant la profondeur de sa réflexion théorique à son égard. Pour Bakhtine, le mot est à la fois un lieu, un événement historique, une idée et une matérialisation. Un lieu tout d'abord : pont, territoire, arène.

Le mot est une sorte de pont entre moi et les autres. S'il prend appui sur moi à une extrémité, à l'autre extrémité il prend appui sur mon interlocuteur. Le mot est le territoire commun du locuteur et de l'interlocuteur (1929/1977 : 124).

Chaque mot (...) se présente comme une arène en réduction où s'entrecroisent et luttent les accents sociaux à orientation contradictoire. Le mot s'avère, dans la bouche de l'individu, le produit de l'interaction vivante des forces sociales (*ibidem* : 67).

Mais attention, ces lieux ne sont pas des états de choses, ce sont des milieux qui sont habités par une dynamique de production (... cognitive dirions nous maintenant) :

Le mot n'est pas une chose mais le milieu toujours dynamique, toujours changeant, dans lequel s'effectue l'échange dialogique (1929/1970 : 278-279).

Ce sont donc des cadres d'événements historiques :

Le sens même du mot-énoncé, du seul fait même de sa réalisation, participe à l'histoire, devient un fait historique. Le lien organique du sens et du mot... n'existe que dans un énoncé et dans les situations concrètes de sa réalisation (Kristeva, 1970 : 13).

Ces événements historiques s'inscrivent nécessairement dans un espace intersubjectif, où l'altérité a un rôle central à jouer.

L'idée est un *événement vivant* qui se déroule au point de rencontre dialogique entre deux ou plusieurs consciences. **Prise ainsi elle est semblable au mot, avec lequel elle forme une unité dialectique.** Comme le mot elle demande à être entendue et comprise par d'autres voix (1929/1970 : 137, c'est nous qui soulignons).

Pour Bakhtine, le rapport entre l'organisme de l'individu et le monde d'occurrence du sens passe par une matérialisation nécessaire (Meyerson dirait objectivation (1948/1995 : 31)). « Le matériau privilégié de la communication dans la vie courante, quotidienne est le mot » (1929/1977 : 32). Pour tout dire, « en dehors de l'expression matérielle, il n'existe pas d'énoncé » (Bakhtine, 1930/1981 : 304).

Ce rapide inventaire des qualités de la catégorie 'mot' est très éclairante pour comprendre ce dialogisme opposé à un monologisme que Désert qualifie de mortifère : « Bakhtine est valorisé comme étant celui qui a montré le caractère mortifère (!) du monologisme » (Désert, 1997 : 127, le point d'exclamation est de nous). Les différentes formulations des attributs de cette catégorie montrent explicitement ce qui au bout du compte est le plus important, le caractère bivocal du mot.

L'objet essentiel de notre étude, la vedette pourrait-on dire, sera le *mot à deux voix* (bivocal) qui naît inmanquablement lors de l'échange dialogique, c'est-à-dire dans les conditions de vie authentique du mot (Bakhtine, 1929/1970 : 256).

C'est cette bi-vocalité revendiquée qui ouvre l'espace de l'intersubjectif, de l'altérité, de l'auditoire, de l'adressage toujours présent, même dans le monologue le plus clos sur lui-même. Et c'est en s'appuyant sur elle que Jacques propose de poursuivre plus avant la réflexion, propose de durcir le trait.

3.2. Francis Jacques

Il n'est plus à montrer que Jacques est un théoricien majeur de l'approche dialogique en philosophie du langage. Plus, il est *le* philosophe qui fait du primat de la relation le réquisit absolu de toute réflexion sur le geste sémiotique humain, geste s'appuyant principalement pour lui sur la mobilisation du langage. On connaît la position de Jacques vis-à-vis des travaux de Bakhtine : « Je dois beaucoup à M. Bakhtine, mais il n'est pas à mon gré » (1985 : 102). La raison en est clairement énoncée, « le principe dialogique bakhtinien revient à assurer le primat de l'intertextuel sur le textuel » (*ibidem* : 102). Autrement dit, Jacques reproche à Bakhtine de revendiquer le primat de l'intersubjectivité et de n'assumer que celui de l'intertextualité. Il me semble que ce reproche n'est qu'en partie justifié. Voyons comment Jacques argumente ce motif.

Tout mot, tout énoncé, tout discours renverrait [selon Bakhtine] à un autre contexte verbal (ou à plusieurs) au sein de quoi il a vécu une existence sociale intense de parole vivante. Dans le nouveau texte, le mot arrive chargé, habité, accentué d'un sens venu d'ailleurs, il est traversé en quelque sorte par tous les textes où il lui a été donné de figurer. En ce sens, le dialogisme ne désignerait pas seulement le passage des propos à travers les positions des interlocuteurs, il désignerait peut-être aussi un cheminement à travers des textes, des autorités, des documents (1985 : 102-103).

Tout se passe comme si Jacques, en décrivant la vie, l'histoire, le devenir du mot mettait en exergue un certain type de travail d'élaboration du sens, dont le mot est l'objet et le support. Je m'explique. Dans cet argument, la temporalité privilégiée est celle qui relie deux contextes discursifs éloignés dans le temps. Et ce, au détriment de l'ici et maintenant de la situation discursive, de l'espace concret et événementiel du dialogue incluant locuteur et auditeur. Autrement dit, ce qui fonde l'évaluation de Jacques en termes d'intertextualité, c'est le poids donné au devenir du sens de dialogue à dialogue. Or on peut lire un Bakhtine qui insiste sur le devenir en situation immédiate de construction de significations. D'ailleurs, Jacques lui-même relève très bien que la « signification de l'énoncé de phrase est une valeur concrète d'emploi du dire en contexte » (1985 : 148). Ainsi par exemple :

Tout mot comporte *deux faces*. Il est déterminé tout autant par le fait qu'il procède de quelqu'un que par le fait qu'il est dirigé vers quelqu'un. Il constitue justement *le produit de l'interaction du locuteur et de l'auditeur* (Bakhtine, 1929/1977 : 123-124).

Ce produit de l'interaction est nécessairement le résultat d'une matérialisation dans un ici et maintenant phénoménologique. Le couple idée-mot est un produit qui est le résultat d'un travail, d'un façonnage qui se réalise au sein même du monde de l'intersubjectif, au contact direct des deux interlocuteurs. Ce façonnage est une matérialisation cognitive dont les deux protagonistes de l'interlocution sont co-responsables. Voilà ce que revendique Bakhtine quand il dit, très joliment d'ailleurs :

[Le discours] est modelé par le frottement de la parole contre le milieu extraverbal et contre la parole d'autrui (Bakhtine, 1929/1977 : 138).

Oui, dans l'ici et maintenant de l'interlocution, le dire " se frotte " à la matérialité et à la corporéité qui en constitue l'arène. Cela dit, il n'est pas question de dire que seule cette temporalité de l'instantané est présente chez Bakhtine. On relève ainsi précisément cette multiple temporalité marquant la vie du mot dans le passage suivant.

La vie du mot, c'est son passage d'un locuteur à l'autre, d'un contexte à l'autre, d'une collectivité sociale, d'une génération à l'autre. Et le mot n'oublie jamais son trajet, ne peut se débarrasser entièrement de l'emprise des contextes dont il a fait partie (Bakhtine, 1927/1970 : 279).

« C'est son passage d'un locuteur à l'autre » signale la présence de l'instantanéité dans la dynamique de construction du couple idée-mot ; la suite renvoie à ce que Jacques qualifie de par trop 'intertextuel'. Il me semble néanmoins que l'on ne peut nier que l'intersubjectivité est bien présente dans la conception bakhtinienne du dialogisme. De toute façon, cela n'enlève pas grand chose à la pertinence du cheminement du philosophe qui, dédaignant le dialogisme faible (un simple échange de vue entre deux personnes), s'appuyant sur ce qu'il nomme le dialogisme moyen de Bakhtine, revendique un dialogisme fort dont l'objectif est d'installer l'intersubjectivité au centre de la philosophie du langage ; mieux, de placer la réciprocité interpersonnelle au fondement de l'anthropologie (Jacques, 2000).

Le projet dialogique de Jacques consiste *in fine* en l'abandon du paradigme de la communicativité au profit de celui de la communicabilité. Il s'agit de renoncer à une approche de l'interaction communicative mettant en scène deux 'je', en co-présence lors

d'une interlocution *faible*, indemnes après l'échange qui préserve leur hétérogénéité. Et ce, au profit de deux 'je' qui co-construisent un espace cognitif conjoint où interrogations et négociations de sens les transforment. C'est sur ce paradigme de la communicabilité que s'adosse le modèle de l'intercompréhension évoqué plus haut. La co-responsabilité à l'œuvre dans l'engendrement de cognitions distribuées donne en effet le primat à la relation entre les interlocuteurs ; elle ouvre la voie à une vision constructiviste en théorie de la communication.

Rapprochement constructivisme-dialogisme en théorie de la communication

Il est clair que les dialogismes dont nous venons de parler sont logocentrés. Même si les segments sémiotiques qui sont au centre de l'intercompréhension s'inscrivent dans une réciprocité constitutive, il n'en reste pas moins que ces segments sont d'ordre uniquement langagiers. De même, au sein du modèle que nous avons proposé (cf. 1.), la co-construction rétroactive du sens puise sa matière sémiotique dans la seule interlocution. La suite de notre proposition s'engage sur la voie de l'intégration d'autres paramètres de l'action humaine, les corps et les objets du monde.

Une interaction ne se déroule pas dans le vide. Deux humains qui interagissent ne peuvent le faire que dans un espace. Un espace qu'ils habitent et un espace fait de matérialités. Dotés d'histoires biologique, personnelle, psychosociale, les sujets sont corporellement et concrètement engagés dans la relation. Ils ne sont pas seulement des cerveaux pensant et parlant. À l'instar de Varela *et al.*, il s'agit de ne pas éluder l'*Inscription corporelle de l'esprit* (1993). L'incarnation des dire et des faire installe les interlocuteurs dans un rapport constitutif avec le monde physique. Ce monde est fait d'objets qui sont instruments et supports de traçages. Outre leurs corps (organe phonatoire et face pour la production des énoncés, membres et extrémités pour la réalisation de gestes), les sujets mobilisent et produisent des objets (croquis sur feuille, trait sur tableau, traces à l'écran, choses manufacturées, etc.). L'artefactualité qui constitue l'environnement structure l'action du sujet nous disent les tenants de l'action située ainsi que certains anthropologues (Leroi-Gourhan, 1964; 1965). Dans une situation interactionnelle, c'est n'est pas la seule co-présence de deux humains qui nous intéresse ; c'est aussi l'inscription dans un entour artefactuel qui est constitutif du mode d'interaction. Autrement dit, l'interaction telle que

nous la concevons n'est pas une seule intersubjectivité mais également une interobjectivité selon le mot célèbre de Latour (1994). Tout comme Jacques insiste sur la communicabilité comme principe opposé à l'idée selon laquelle les deux 'je' sortent indemnes de l'échange langagier, nous voulons insister sur le fait que le processus interactionnel produit nécessairement des altérations du monde d'occurrence de la négociation de sens. La création de matérialité est au cœur du dispositif intercognitif que constitue le déploiement de l'interaction.

Au plan langagier, les formes orales qui constituent la trame de la conversation, les énoncés, n'acquièrent leur statut interlocutoire que *via* les interprétations en actes qu'en font les sujets incarnés (*versus* les cerveaux calculants) que sont les locuteurs. Enchaînement d'interprétations qui forme le travail conjoint de génération de sens de ces formes langagières. Au plan non langagier, les formes gestuelles, corporelles, artefactuelles sont elles aussi le fait d'une construction conjointe. C'est au sein de ces bouclages de troisième ordre que s'articulent les valeurs sémiotiques des médiateurs que sont les objets et signes.

En articulant fondamentalement les dire et les faire, nous proposons d'intriquer intersubjectivité et interobjectivité. L'interaction de face à face est alors un **façonnage de formes**. Formes de trois types : langagières, corporelles et artefactuelles. Cet ensemble de formes constitue la matière sémiotique conjointe travaillée par les interactants. L'intercompréhension est cette dynamique intercognitive qui s'accomplit dans un espace continûment altéré par les actions des sujets. Pour un psychologue de la communication (et donc social pour Mead), l'analyse de ce phénomène intercognitif passe par celle des traces produites par les sujets humains en situation interactionnelle. Ces traces sont des 'œuvres' réalisées conjointement. Cela met le chercheur au cœur de la modélisation de la construction de significations, tâche assignée à toute la psychologie par le Bruner de ... *Car la culture donne forme à l'esprit* (1990/1991) et répond au projet de Meyerson (1948/1995). Cette façon de travailler l'interaction communicationnelle nous conduit *ipso facto* à envisager la question de la frontière. Envisager de la sorte l'interaction interhumaine, d'un point de vue constructiviste (*versus* cognitiviste) et dialogique (*versus* solipsiste) conduit en effet à interroger le statut du rapport du sujet cognitif au monde (Brassac, à paraître).

Dans l'interaction communicative les sujets humains sculptent une matière sémiotique en lui donnant sens. Le sens n'est pas inhérent aux dire, ni aux faire. Le sens échappe au

producteur du geste, du regard, de l'énoncé. Le sens ne dépend pas seulement de l'interprétation en actes de l'auditeur. L'objet du façonnage advient dans l'entre-deux communicationnel : il s'agit d'un bouclage de troisième ordre dont l'objet est cette matière sémiotique protéiforme. Ce bouclage est une dynamique de construction conjointe de sens dont les agents cognitifs agissants sont co-responsables. Cette co-responsabilité s'exerce dans une praxéologie agissante convoquant des objets discursifs corporels et matériels. Plus, elle est le fait radical de la relation, de la réciprocité interpersonnelle. L'inscription dans cette réciprocité et l'enracinement dans la matérialité s'appuie sur deux dissolutions. La frontière entre le **sujet disant** (et non le cerveau parlant) et le **monde dit** se dissout dans l'enaction. La frontière entre le **sujet disant** et le **sujet écoutant** (et non le cerveau interprétant) se dissout dans la médiation. Le sujet humain est continûment producteur de cognitions qui s'actualisent dans un rapport au monde médiatisé par la matérialité et l'altérité. Si le sujet est l'auteur, le créateur de ces matérialités et altérités, en quoi le départ entre son intracorporel (et plus précisément son intracrânien) et l'extraterritorialité est-il pertinent ? (Brassac, 2000b). Si l'intercognitif prime sur le cognitif, où sont les frontières ?

Conclusion : vers un dialogisme de l'effectué

La défense d'une conception des processus communicationnels telle que nous la proposons succinctement ici (et de façon plus approfondie ailleurs : Brassac, 2000a, 2000b, 2001, par exemple) est une posture éminemment dialogique. Dialogique en ce qu'elle focalise sur le rapport du 'je' avec lui-même, sur le rapport du 'je' avec l'autre 'je' mais aussi sur le rapport du 'je' avec l'environnement matériel. Un dialogisme qui donne large place à l'homme en tant qu'il est fabricant, qu'il est créateur de ce que Meyerson appelle les 'œuvres' (1987, 2000), qu'il est producteur de traces au sens où l'entend Latour (1994) ; un dialogisme non logocentré. C'est en reprenant à notre compte la qualification que Vernant attribue à l'œuvre de son ami Meyerson, dont il dit qu'il a développé une « éthique de l'effectué » (Vernant, 1989, 11), que nous proposons de nommer cette position épistémologique 'dialogisme de l'effectué'.

Cela nous conduit à défendre une position aréprésentationaliste en théorie de la communication et plus précisément constructiviste *versus* cognitiviste. Et ce, en prônant une approche privilégiant l'externalisation des processus cognitifs. Ainsi en envisageant un

corps en couplage avec le monde plutôt qu'un cerveau traitant l'information, nous ne concevons pas le processus communicationnel comme mettant en scène deux cerveaux communiquant mais deux corps, deux esprits incarnés interagissant, enracinés dans un entour social et technique. C'est dans cette optique que nous modélisons l'intercompréhension comme construction sémiotique conjointe et non pas comme suite d'ajustement cognitifs individuels. Merleau-Ponty nous dit que « toute communication suppose, chez celui qui écoute, une reprise créatrice de ce qu'il a entendu » (2001, 43). Cette reprise créatrice est action protéiforme qui altère de façon continue la forme sémiotique sujette à l'appréhension ; altération qui est sous une double responsabilité du producteur de la forme et de son 'entendeur'.

En situation de communication, deux cerveaux ne s'échangent pas des cognitions. Au contraire deux sujets incarnés et situés construisent conjointement des cognitions. Ils ne communiquent pas, ils communi-agissent. Ils sont en situation de communiaction® (Brassac, 2000a, 2001). Cette situation, cette arène (Bakhtine, 1929/1977 : 67), ne s'accommode que très mal avec ces frontières qui scandent l'espace de communication pris au sens informationnaliste : la frontière sujet disant - monde dit et la frontière sujet disant - sujet écoutant.

Références bibliographiques

- Bakhtine, Mikhaïl (1929/1970). *La Poétique de Dostoïevski*. Paris : Éditions du Seuil.
- Bakhtine, Mikhaïl (1929/1977) [V.N. Volochinov]. Le marxisme et la philosophie du langage. Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique. Paris : Éditions de Minuit.
- Bakhtine, Mikhaïl (1930/1981) [V.N. Volochinov]. La structure de l'énoncé. In T. Todorov (éditeur) (1981). *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique*. Paris : Éditions du Seuil, pp. 287-316.
- Brassac, Christian (à paraître). Lev, Ignace, Jerome et les autres... . Vers une perspective constructiviste en psychologie interactionniste. *Technologies, Idéologies et Pratiques : revue d'anthropologie des connaissances*. [disponible en pdf sur le site <http://www.univ-nancy2.fr/pers/brassac>]
- Brassac, Christian (2001). Formation et dialogisme : l'exemple d'un apprentissage situé et distribué. *Orientation Scolaire et Professionnelle*.
- Brassac, Christian (2000). Intercompréhension et Communication®. In A.C. Berthoud et L. Mondada (éditeurs) *Modèles du discours en confrontation*. Berne : Peter Lang, pp. 219-228 [2000a].
- Brassac, Christian (2000). La conception située et distribuée : un point de vue de psychologue des processus cognitifs collaboratifs. *Cours au sein de la septième école d'été de l'ARCo*, Bonas (Gers), 10-21 juillet. [disponible en pdf sur le site de l'Association pour la Recherche Cognitive]. [2000b]
- Brassac, Christian, Stewart, John (1996). Le sens dans les processus interlocutoires, un observé ou un co-construit ?" *Actes des Cinquièmes Journées de Rochebrune "Du social au collectif"*, 29 janvier - 3 février 1996, 85-94.
- Bronckart, Jean-Paul (1985). Vygotsky, une œuvre en devenir. In B. Schneuwly, J.P. Bronckart (éditeurs). *Vygotsky aujourd'hui*. Lausanne : Delachaux et Niestlé, 7-21.
- Bruner, Jerome S. (1990). *Acts of meaning*. Harvard : Harvard University Press. Traduction française : ... *Car la culture donne forme à l'esprit. De la révolution cognitive à la psychologie culturelle*. Y. Bonin. Paris : Eshel (1991).
- Clot, Yves (1999). De Vygotski à Léontiev, via Bakhtine. In Y. Clot (éditeur), *Avec Vygotski*. Paris : La Dispute, pp. 165-185.
- Concin, Bernard, de Fornel, Michel, Quéré, Louis (1990). *Les formes de la conversation*. Paris : CNET.
- Depretto, Catherine (1997). Mikhaïl Bakhtine aujourd'hui. In C. Depretto (éditeur). *L'héritage de Bakhtine*. Bordeaux : Presses Universitaires de Bordeaux, pp. 9-16.
- Désert, Myriam (1997). Bakhtine à tout faire. In C. Depretto (éditeur) (1997). *L'héritage de Bakhtine*. Bordeaux : Presses Universitaires de Bordeaux, pp. 123-13.
- Jacques, Francis (1985). *L'espace logique de l'interlocution*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Jacques, Francis (2000). *Écrits anthropologiques. Philosophie de l'esprit et cognition*. Paris : L'Harmattan.
- Kaufmann, Jean-Claude (2001). *Ego. Pour une sociologie de l'individu*. Paris : Nathan.
- Kristeva, Julia (1970). Préface : une poétique ruinée. In M. Bakhtine (1929/1970) *La poétique de Dostoïevski*. Paris : Éditions du Seuil, pp. 5-29.
- Latour, Bruno (1994). Une sociologie sans objet ? Remarques sur l'interobjectivité. *Sociologie du travail*, XXXVI 4/94, 587-607.
- Leroi-Gourhan, André (1964). *Le geste et la parole*. Tome 1 : *Technique et langage*. Paris : Albin Michel.
- Leroi-Gourhan, André (1965). *Le geste et la parole*. Tome 2 : *La mémoire et les rythmes*. Paris : Albin Michel.
- Levinson, Stephen C. (1983). *Pragmatics*. Cambridge : Cambridge University Press.

- Maturana, Humberto R., Varela, Francisco J. (1994). *L'arbre de la connaissance*. Paris : Eddison-Wesley.
- Mead, George Herbert (1934). *Mind, Self and Society from the standpoint of a social behaviorist*. Chicago : University Chicago Press. Traduction française : *L'esprit, le soi et la société*. J. Cazeneuve, E. Kaelin et G. Thibault. Paris : Presses Universitaires de France (1963).
- Merleau-Ponty, Maurice (2000). *Parcours deux. 1951-1961*. Paris : Verdier.
- Meyerson, Ignace (1948/1995). *Les fonctions psychologiques et les œuvres*. Paris : Vrin ; réédition Albin Michel.
- Meyerson, Ignace (1987). *Écrits 1920-1983. Pour une psychologie historique*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Meyerson, Ignace (2000). *Existe-t-il une nature humaine ? La psychologie historique, objective, comparative*. Paris : Institut d'Édition, Sanofi-Synthélabo.
- Rivière, Angel (1990). *La psychologie de Vygotsky*. Liège : Mardaga.
- Roulet, Eddy, Auchlin, Antoine, Moeschler, Jacques, Rubattel, Christine, Schelling, Michel (1985). *L'articulation du discours en français contemporain*. Berne : Peter Lang.
- Searle, John R., Vanderveken, Daniel (1985). *Foundations of illocutionary logic*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Trognon, Alain, Brassac, Christian (1992). L'enchaînement conversationnel. *Cahiers de Linguistique Française* 13, 76-107.
- Varela, Francisco (1989). *Autonomie et connaissance, Essai sur le vivant*. Paris : Éditions du Seuil. [1989a]
- Varela, Francisco (1989). *Connaître. les sciences cognitives, tendances et perspectives*. Paris : Éditions du Seuil. [1989b]
- Varela, Francisco, Thompson, Elisabeth et Rosh, Eleanor (1993). *L'inscription corporelle de l'esprit*. Paris : Éditions du Seuil.
- Vanderveken, Daniel (1988). *Les actes de discours*. Bruxelles : Mardaga.
- Vernant, Jean-Pierre (1989). Discours d'ouverture. *Technologies Idéologies et Pratiques* Volume VIII n° 1 à 4, 9-13.
- Vygotski, Lev Sémionovitch (1934/1985). *Pensée et langage*. Paris : Messidor/Éditions Sociales (trad. F. Sève).
- Vygotsky, Lev Sémionovitch (1978). *Mind in Society : the development of higher psychological processes*. Cambridge : Harvard University Press.
- Wertsch, James V. (1985). La médiation sémiotique de la vie mentale ; L.S. Vygotsky et M.M. Bakhtine. In B. Schneuwly, J.P. Bronckart (éditeurs). *Vygotsky aujourd'hui*. Lausanne : Delachaux et Niestlé, pp. 139-168.
- Yaguello, Marina (1977). Introduction. In M. Bakhtine [V.N. Volochinov] (1929/1977) *Le marxisme et la philosophie du langage. Essai d'application de la méthode sociologique en linguistique*. Paris : Éditions de Minuit, pp. 9-18.